

Livres HENRY D. THOREAU : JOURNAL D'UN SOLITAIRE

CAHIER CENTRAL

Libération

Sarkozy et l'islam Les liaisons dangereuses

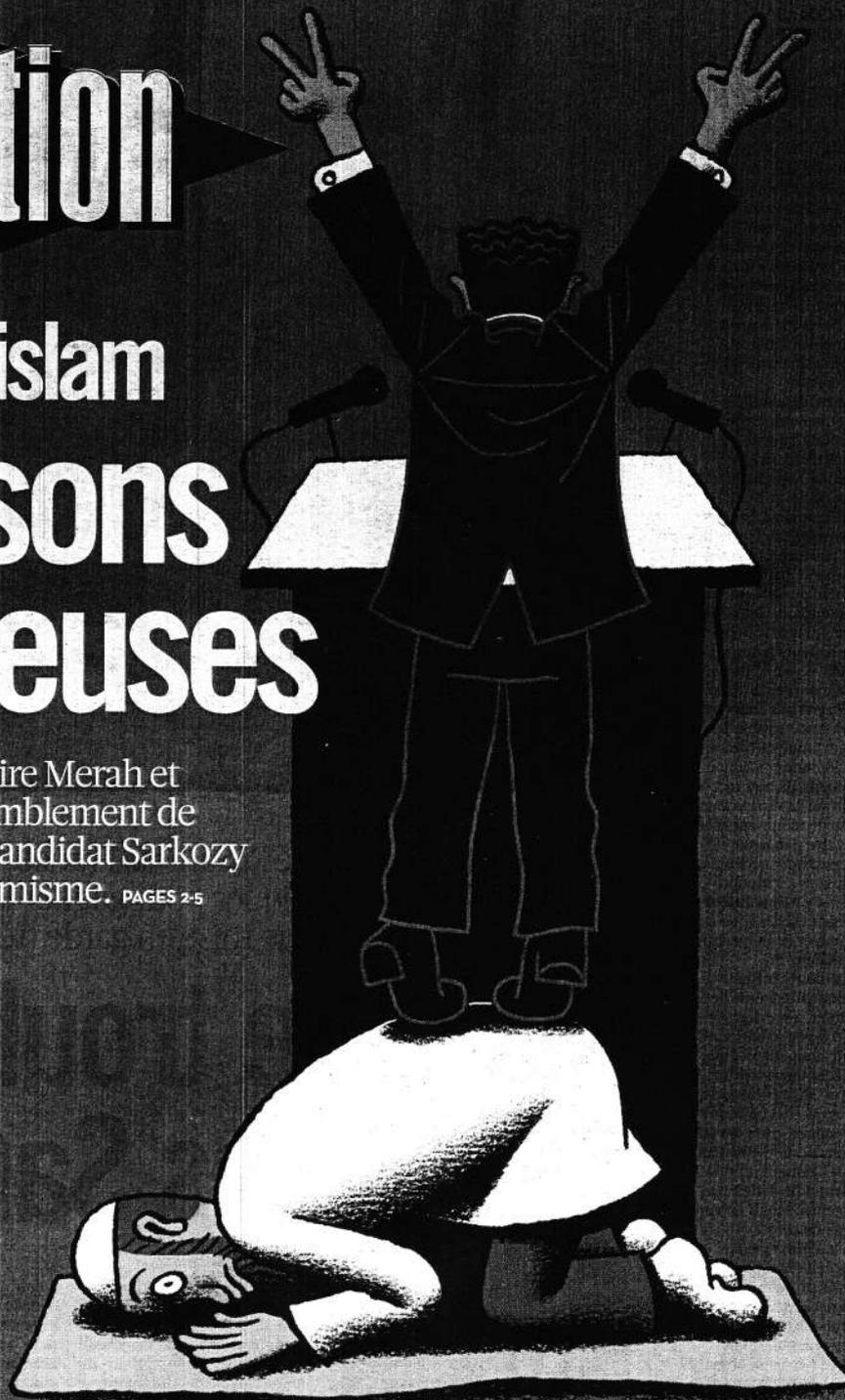
Deux semaines après l'affaire Merah et à la veille d'un grand rassemblement de musulmans de France, le candidat Sarkozy agite l'épouvantail de l'islamisme. PAGES 2-5

Richard Descoings, la mort soudaine d'un iconoclaste

Célébré ou controversé, cet énarque atypique a démocratisé l'accès à Sciences-Po, la grande école qu'il dirigeait depuis seize ans. PAGES 14-15

Mali: entretien avec le chef de la junte

Amadou Haya Sanogo appelle les Occidentaux à intervenir dans le nord du pays mais refuse de céder le pouvoir. PAGES 6-7



KILLOFFER



Cloud Nothings, le groupe de Dylan Baldi (deuxième à partir de la gauche), est devenu une coqueluche des blogs musicaux en 2009. PHOTO GEMMA HARRIS

Cleveland, terre fertile

ROCK Après le lointain âge d'or du protopunk, la scène de la métropole de l'Ohio reprend des couleurs. Et c'est via la Toile que les jeunes groupes comme Cloud Nothings, Emeralds, ou Gap Dream se font connaître jusqu'en Europe.

Par MATHILDE CARTON

«**L**e punk a gagné.» On pourrait croire le constat triomphant, mais David Thomas grommelle dans sa barbe. «Le mantra du punk, c'était que n'importe qui prenne un instrument et fasse de la musique», rôle le leader de Pere Ubu, fer de lance du post-punk de Cleveland, Ohio. Mais pour lui, l'esprit *do it yourself* va trop loin aujourd'hui. «Tout le monde veut devenir pop star, et le pire c'est que chacun y croit.» Enfermé dans sa vision d'une aristocratie musicale où seuls les musiciens talentueux sauraient briller, Thomas blâme Internet: logiciels de création, accès à tous les pans de l'histoire musicale, et surtout création d'une scène virtuelle... Pourtant ces nouveaux paramètres ont permis de renouveler une scène laissée pour compte depuis les années 70. Cloud Nothings, Emeralds ou Gap Dream, autant de groupes extirpés de la lugubre Cleveland via la Toile. Ville industrielle laminée par les crises, Cleveland étend sa banlieue morose autour du lac Érié. Ber-

ceau du rock'n'roll («la première fois que des gamins blancs dansaient sur des disques de Noirs», raconte Thomas), elle n'en est pas moins coupée de ses voisins éminemment culturels, Chicago et New York. «Cleveland crée un isolement mental, plus que géographique», corrige Mark McGuire du groupe ambient Emeralds. Cette autarcie relative favorise la création: vous pouvez travailler longuement sur votre propre musique sans être influencé par d'autres. «Il n'y a pas de scène à Cleveland, pondère David Thomas. Lorsqu'on a commencé Rocket From The Tombs en 1974 [fleuron du protopunk, ndlr], il n'y avait que deux ou trois autres groupes, dont Electric Heels et Mirrors. On devait se partager une poignée de concerts par an. Impossible de se copier: il fallait être les meilleurs.»

HÉRITAGE. L'âge d'or du protopunk n'a duré que trois ans. Rocket From The Tombs est devenu Pere Ubu, David Thomas a quitté l'Ohio pour se marier en Grande-Bretagne. Pour se remémorer l'héritage de la ville, le Rock And Roll Hall Of Fame consacre une vitrine à Rocket et ses sbires. L'underground

local est resté dormant, jusqu'à l'apparition d'Auto-Tune et des autres logiciels de création. Abruti par ses cours, Dylan Baldi, 19 ans et de l'acné, bidouille des mélodies sur son Mac. Il s'enregistre dans la cave familiale, et poste le tout sur YouTube. Le projet s'appelle Cloud Nothings. Le titre *Hey Cool Kid* devient une coqueluche des blogs musicaux en 2009. Baldi recrute quelques copains du coin, mais c'est à New York qu'ils étrennent leur premier concert. Les tournées commencent, puis un premier album voit le jour. Avec sa power pop sautillante, Cloud Nothings attire l'attention de Steve Albini (producteur des Pixies, de Nirvana). *Attack On Memory* est moins réussi que son prédécesseur (la faute à une redite grunge pénible), mais le disque lance Cloud Nothings dans une tournée mondiale.

POP AQUATIQUE. Une histoire qui se répéterait presque pour Gap Dream. Là encore, un ado mal dégrossi qui s'ennuie dans sa chambre: Gabriel Fulvimar, 20 ans. «*Cleveland est une ville franchement déprimante. La musique permet d'échapper à cette réalité-là*», dit-il naïvement. A écouter ses quelques productions parues sur le label californien Burger Records, Fulvimar fait dans la pop aquatique, guitares cristallines et samples enveloppantes: un voyage tranquille vers des horizons moins tristes. Rencontré en février, Gap Dream s'apprêtait à donner ses premiers concerts au festival SXSW à Austin. «*On n'a même pas encore joué qu'on a déjà deux morceaux disponibles sur le site Pitchfork, on est diffusés sur la radio WFMU et une poignée de blogs nous ont mentionné, sans qu'on ait embauché d'attaché de presse, ni rien. Juste du bouche-à-oreille et Internet*», s'enthousiasme Fulvimar. Presque inconnu lorsqu'il sort l'album *Does It Look Like I'm Here?* en 2010, Emeralds a pourtant publié près d'une quarantaine d'EP et de démos via ses propres labels, Wagon et Gneiss Things. C'est une mention sur le site Drowned In Sound, avant d'être désigné disque de l'année par le blog, qui vaut au groupe d'élargir ses horizons: tournées mondiales, une Villette Sonique en France. «*Vous n'avez plus besoin d'être dans une ville pour créer une scène*», conclut Dylan Baldi. Il suffit de trouver un modém. ◆

CLOUD NOTHINGS

CD: **ATTACK ON MEMORY** (Carpark/Pias).

en concert le 1^{er} juin au Point éphémère.

ROCKET FROM THE TOMBS CD: **BARFLY**

(Hearpen music/Import).

En concert le 18 mai à Paris (salle pas encore indiquée).

le 19 mai aux Nuits sonores à Lyon, le 20 mai au festival Musique Action à Vandœuvre-lès-Nancy.

REPÈRES



Le rock n'est pas né dans l'Ohio. On situe toutefois communément la naissance de l'expression «rock'n'roll» à Cleveland, via le DJ star local Alan Freed qui, en 1951, présenta ainsi la musique qu'il diffusait sur l'antenne de WJW. La légende veut que, au lendemain d'une nuit arrosée avec des potes, Freed (disparu en 1965 à l'âge de 43 ans après avoir toujours ardemment soutenu les artistes noirs) introduisit son programme sous la forme d'une vibrante «Rock'n'roll Party» qui, depuis, traverse allègrement les décennies.

PHOTOGRAPHIE A Paris, une exposition consacrée au périple effectué par l'artiste américain en terre révolutionnaire, dans les années 30.

Le voyage mexicain de Strand passe chez Cartier-Bresson



Woman of Alvarado, Veracruz, 1933. Landscape near Saltillo, 1932. PHOTOS APERTURE FOUNDATION INC., PAUL STRAND ARCHIVE

PAUL STRAND, LE GÔUT DES RACINES

Exposition à la Fondation Henri-Cartier-Bresson, à Paris, jusqu'au 22 avril. Puis au Point du Jour, à Cherbourg, à partir du 13 mai.

Paul Strand (1890-1976) est le plus original des classiques. Après avoir enfin abandonné le pictorialisme, mouvement de béatitudes, il se sert de la photographie comme d'un outil de connaissance, et ne cesse de travailler à comprendre le monde. C'est un progressiste qui ne transforme pas ses modèles en singes savants; un artiste, un vrai, amoureux de la lumière et du tirage exemplaire. A cet Américain mort en France, dans sa maison d'Orgeval (Yvelines), où s'entraînait un saule centenaire et quelques poiriers, l'actualité rend un double hommage: présentation de sa période mexicaine, mise en perspective avec le Mexique archiconnu d'Henri Cartier-Bresson (les deux hommes se croisent à New York, en 1935) et parution d'un Photo Poche (1).

Inconnus. Formé à la rude école de Lewis Hine, militant d'une Amérique démocratique, Paul Strand prend son envol grâce à son goût du voyage, du Canada au Ghana. Il est comme un pionnier qui découvre des territoires inconnus, et se demande s'il pourrait s'y plaire, voire s'y établir. D'où cette attention persistante portée aux gens rencontrés ici et là: en France, le rétif de Gondeville, son portrait le plus célèbre, un monument de tension si-

lencieuse; en Italie, à Luzzara, l'archétype du village immuable au long du Pô, réunion de famille, parapluie et fabrique de chapeaux; au Maroc, à Tahanaoute, la foule d'un jour de marché, dans une contre-plongée ensoleillée. Sur son carnet de voyages, le Mexique est une parenthèse militante. Il y enseigne la photographie et le cinéma, dès 1932, avant d'y réaliser, deux ans plus tard, *Redes/The Wave*. «*Le marxiste le plus doctrinaire qui soit*», proclamera plus tard le cinéaste Fred Zinnemann, qui collabora à ce film à la bonté exaltée sur les pêcheurs d'Alvarado face à leur exploiteur.

Rites. Les photographies saisies entre ces deux années, 1932 et 1934, confirment l'engouement de Strand pour cette terre révolutionnaire, pôle d'attraction des artistes toutes catégories, photographes comme écrivains, sur-réalistes ou non. Loin d'être dans la jouissance poétique d'un Cartier-Bresson, Strand paraît s'interroger sur la culture et les rites, à la manière d'un ethnologue en vacances qui ne peut s'empêcher d'être sérieux.

Ses anonymes mexicains, dans les coins des villages, adossés aux murs ou assis à terre, remplissent le cadre, intensément. A la limite de l'immobilité. Comme si l'Américain s'essayait à saisir, dans le même temps, un(e) Mexicain(e) et une parcelle de ses racines. C'est cette composition synthétique qui touche, ce désir de comprendre les autres tout

en masquant sa propre fragilité derrière l'objectif. Finalement, Paul Strand reste proche de sa définition de la photographie, «*le sym-*

bole de tous les jeunes désirs neufs».

BRIGITTE OLLIER

(1) Paul Strand, Photo Poche n°131, Actes Sud, 144 pp., 12,80 €.

